Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1955)
Heft: 1-2

Artikel: Maurice Barraud sur Eugène Martin
Autor: Barraud, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-623369

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bosseler de façon si pittoresque, si personelle — ce peintre, mais oui, c'est Eugène Martin!

Vais-je m'approcher davantage? Il est toujours délicat d'interrompre l'élan d'un artiste au travail, on le sait, surtout quand on est peintre soi-même et qu'on a dû souvent souffrir la présence d'importuns. J'hésite ... mais le bruit de mes pas m'a trahi. Le chapeau s'est retourné et Martin m'a reconnu.

— Ah! c'est toi, dit-il avec un bon sourire ... Viens t'assoir un moment. — Oui, mais continue à travailler, ai-je répondu, ne l'arrête pas ... Et comme il continuait effectivement, je me suis assis à côté de lui.

Tu vois, fit Martin, c'est une vieille toile que je reprends, une toile que j'ai coupée. Je me suis dit ce matin: aujourd'hui je dois avoir mon effet ... Et je suis venu ... C'est à peu près ça ...

Tout en bavardant je le regardais peindre, trempant de tout petits pinceaux dans l'huile avant de mélanger ses couleurs sur sa palette. Il peignait à petite touches et j'admirais qu'avec un métier si menu il pût arriver à donner à ses ciels une telle impression d'immensité, et à ses lacs une telle unité.

Je constatai aussi quelles libertés il prenait en face de son modèle, au plus grand dam de la réalité photographique, mais pour le plus grand bien de la vérité de l'Art.

— As-tu remarqué, me demanda Martin, suivant le fil de son idée, qu'on coupe toujours ses toiles? On les fait toujours trop grandes ...

Et comme j'acquiesçais en disant que j'agissais souvent de même, il continua: — L'autre jour, j'en ai coupé une grande — c'était au moins un trente — et je n'en ai gardé qu'un petit morceau comme ça ...

Et il montrait sa main ouverte. — ... Mais, ajouta-t-il avec une soudaine ferveur, ce petit morceau, je l'aime. Je ne pus m'empêcher de sourir à cet aveu si franc, si chic, si dépourvu de toute forfanterie.

Oui, nous le savions déjà, Martin aimait ses peintures. Pas toutes bien sûr, mais certaines, il les chérissait.

Et il était si heureux quand son choix rencontrait notre approbation!

Ce matin-là, nous avions causé encore un moment, puis je l'avais laissé en tête-à-tête avec le lac qui s'éclairait peu à peu, avec ce ciel dont il suivait avec tant de bonheur sur son tableau les variations infinies, mais je n'avais pu m'empêcher de lui dire:

— Tu sais, elle vient bien ta toile ... — Je te la montrerai quand elle sera finie avait-il ajouté tandis que je m'éloignais.

Pourquoi le souvenir de cette rencontre avec Martin, par une belle aurore d'été, m'est-il revenu alors que je le visitais pour la dernière fois en décembre, dans la clinque où il devait s'éteindre quelques jours plus tard? Peut-être à cause de cet aveu, qu'il m'avait fait si spontamément, de l'amour qu'il portait à quelques unes de ses œuvres? — et comme il avait raison!

Oui, peut-être ... Car lors de notre ultime revoir nous entretenant de son exposition prévue à l'Athénée pour février 1955, il ne me cacha pas son inquiétude, se demandant s'il aurait la force d'aller jusque là, s'il pourrait s'en occuper ... Comme je le tranquillisais, lui disant que ses amis étaient là, qu'ils l'aideraient, il hochait obstinément la tête, répétant à plusieurs reprises: «Oui, oui ... je sais ... mais ... les toiles ... il faut *bien* les choisir ... il faut savoir *bien* les choisir ...» La difficulté de ce choix semblait être sa grande préoccupation.

Je l'avais quitté sur ces paroles.

Aujourd'hui, Eugène Martin n'est plus. Et je me dis avec quelque angoisse: Pourvu que ses amis sachent «bien choisir» lorsqu'ils le suppléeront au moment de son exposition! Pourvu surtout qu'ils n'oublient pas d'y faire figurer ce «petit morceau» de toile, grand comme la main, que notre cher Martin aimait ...

Emile Hornung

Maurice Barraud sur Eugène Martin

Pêcheur d'images, Martin est toujours à l'affût, il lutte contre la fuite du temps, il bataille et Dieu lui pardonne, il jure même contre cette évanescence des nuancements les plus subtils. Il a des pinceaux très fins, une palette un peu grise, il frappe du pied la terre, car il est bien sur cette terre; le temps ce gâte, il faut rentrer, on reviendra demain.

O espérance! c'est bien là le merveilleux.

Elle est toujours entre chacune des touches de la toile en partance la jolie petite espérance, elle flue sur la courbure d'un trait à la limite des choses que l'on voit ou que l'on a cru voir, elle est jusque dans ces griffures sombres que font les ramures des arbres en hiver. Elle est au fond de cette solitude où le peintre s'engage d'instant en instant, elle est même encore et malgré tout dans le déboire d'une toile qui semblait n'être pas venue. Car la toile doit venir au-devant du peintre comme à un rendez-vous. Elle peut faire faux-bond, comme une bien-aimée dont on ne sait pas encore le visage et cela, pour une raison qui laisse un grand vide en dedans de nous, alors que tout semblait avoir été secrètement dit d'avance dans cette jalouse solitude, pour ne rien compromettre et lui laisser toutes ses chances et toute la place. Amoureusement, le peintre voulait lui donner un peu de sa vie, pour la retrouver en elle.

Parfois la toile que l'on croyait n'être pas venue au moment où on l'attendait, comme si par une sorte de dépassement le peintre l'avait faite dans un temps à venir, se révèle un beau jour, au sortir de l'oubli, quand on la tire d'un coin sombre. On dirait qu'elle avait espéré presque en dépit de son complice. C'est alors qu'il se dit: «Tiens, c'était pas si mal!...»

Un enfant fait la famille, une victime fait l'assassin, une toile fait le peintre.

Farouchement fidèle à lui-même et comme cloisonné, je pourrais dire presque mansardé, Eugène Martin, le peintre des deux rives, a le pouvoir de se renouveler toujours, mais toujours sur place. Il n'écoute pas les rumeurs de la mode, l'ancien couturier est sourd à tous ses appels. Il est lié à son chevalet comme Ulysse à son mât, pour ne pas être tenté par ces sirènes, qui

d'ailleurs aujourd'hui, ne sont plus que des sirènes d'alarme. Il est le peintre des deux rives. Des Pâquis, il voit les Eaux-Vives et, des Eaux-Vives, il voit les Pâquis. Si ce ne sont pas là, les seules limites de son exil, cet exil fut du moins assez efficace pour que notre peintre s'y révélât.

D'ailleurs, en longeant toujours cette rive du lac, puis celle du fleuve, il est au bord de la Méditerranée un beau jour, et, à Montpellier, il est encore chez lui.

Dans son art, ce cheminement ne s'est pas fait sans un savoir infus, et précisément, par la qualité rare de ce savoir (qu'il conviendrait d'appeler aussi une candeur savante), certains morceaux de sa peintre ont une pureté de métier, que les peintres eux-mêmes ont tout d'abord et le plus souvent remarquée. Cette qualité-là peut faire figure d'humble étrangère aujourd'hui; dédaigneuse qu'elle est de toutes ces petites ruses que l'on se passe pour être du dernier bateau.

Martin aime trop les vrais bateaux pour n'être pas seul dans le sien; et pour cette raison il est un peintre terriblement engagé, mais en son cas, l'engagement, dans sa forme et dans son esprit, est limité aux seules nécessités de son art.

Notre paysagiste vous dira modestement: «Je ne dessine pas!» Il se trompe sur lui-même, car, si vous regardez par exemple un de ses paysages où il aime à représenter un bel arbre endormi dans l'hiver, vous verrez que son arbre a une insomnie. Je veux dire que les ramures dénudées expriment alors tant de vie par leur graphisme singulier, qu'une telle toile de notre peintre dans une exposition, se reconnaîtra entre mille autres toiles. On ne peut pas dire ça de n'importe qui. Et autant si ce n'est plus que la couleur elle-même, c'est bien le dessin qui nous livre une secrète et visible personnalité, parce qu'il est plus près de l'écriture.

Une tache de couleur n'est heureuse, que si un invisible dessin la conditionne et la situe. De même, un trait peut devenir couleur s'il joue avec cette absente qu'il suggère d'autant plus qu'en sa mâle expression il lui fait une place qui n'est qu'en son esprit.

Souvent, j'ai remarqué dans les grandes expositions, dites nationales, l'évidence de certains rapprochements imprévus, comme par exemple, les toiles de Martin voisinant avec celles du grand Auberjonois. Par des chemins tout opposés, voilà que ces deux peintres se rencontrent sur la cimaise, et ce n'est pas par hassard. Si je ne donne pas de réponse à cette question, c'est que le fait répond par lui-même. Vouloir l'expliquer dépasserait en littérature inutile les limites restreintes de cet opuscule. Et pourtant il y a une raison.

Qu'importe, et aussi tant mieux, s'il n'y a pas avec Martin, d'interminables discussions au sujet des maîtres du passé et les autres. Ce noble entêté reste face à face avec son paysage du moment, son dépouillement n'a d'égal que sa foi, et sa foi il ne la discute pas. Comme il n'est pas frileux jamais il n'a endossé même la doublure d'une tunique de Nessus. C'est vrai qu'il fut longtemps grand couturier et il apprit, ce faisant, dans quelle boîte à mensonges doit vivre un habilleur.

Avoir un caratère pas facile, c'est avoir un caractère. Le dedans étant plus tendre que les dehors, le peintre a bénéficié de l'homme et certains rudesses ont caché cette vertu presque angélique qu'une pudeur ne laisse qu'à ses pinceaux quand ils font de sa grisaille, une chose argentée, car Martin, peintre des mirages, sait, ou ne sait pas, qu'il est en toute innocence un petit-fils de William Turner.

Par ailleurs, j'ai dit déjà que la nature mange ses esclaves. Tel est le danger qu'elle fait courir à celui qui s'endort sous le mancenillier. C'est alors que seule une part d'imagination peut sauver le peintre. Cette part toute d'esprit qui ordonne la matière même de la peinture et la domine, car ici est l'âme de la composition fortuite, âme partagée entre le peintre et la nature, d'où communion. Le peintre pense avec ses mains et cette poésie en action n'est plus celle-là qu'on rencontre, tout endimanchée, après l'église, le septième jour, en mangeant une glace panachée.

Martin fut donc naguère un peintre, dit du dimanche, mais comme tel, il a souvent triché. Je veux dire que bien des toiles de ce temps-là ne furent pas peintes le seul jour du repos. Il avait de jolis moments entre deux essayages et d'ailleurs son bureau particulier sentait toujours la peinture fraîche.

Quand nous allions le voir dans cette élégante maison, Martin tirait toujours de derrière son armoire une petite toile fraîchement venue, qui avait presque l'air de s'excuser d'être tellement fraîche.

Depuis quelques années, il y a sept dimanches par semaine pour le peintre, et il est devenu le peintre des sept dimanches. Il a troqué la moire des belles robes du soir pour celle des eaux bleues du lac, et la soie des ciels brumeux s'étend au pinceau. Ce sont là encore comme d'autres beaux essayages; c'est une façon de vêtir son idéal pour le mieux laisser voir. Martin a lâché l'épingle, il est lâché lui-même et ne s'est pas perdu. Il s'est retrouvé.

Le paysagiste est en quelque sorte un rêveur, mais c'est un rêveur en action.

Budry disait de Martin: «Il peint comme le rossignol chante.» Aujourd'hui, la rêverie ne semble plus permise, elle semble même inhumaine aux yeux terribles des masses en action, le rêveur fait un peu figure de traître.

Alors, le paysagiste isolé, et par cet isolement même, fait acte de résistance. C'est une sorte de renversement par lequel je m'étonne et me plais à écouter la voix du bel oiseau qui, par sa justesse toute naturelle, s'entend toujours, en dépit de toutes ces fanfares orgueilleuses.

Cette résistance ne se défendra pas sans quelques grincements et je l'apprécie, non sans en avoir éprouvé les défenses et les arêtes. Le cœur est toujours caché dans cette broussaille, avec les premières petites fleurs au printemps.

Martin est un broussailleux, et qu'il me permette de le dire, comme le dit le crayon de Blanchet, il ne l'est pas qu'au figuré.

Dans ce pauvre monde, où trop souvent hélas, certains confondent le succès avec la gloire, on voit que beaucoup d'artistes (le mot devient horrible) ne regardent jamais plus la nature, mais veulent que ce soit elle qui les regarde. On ne va pas à la peinture, mais on ramène la peinture à soi.

C'est la désespérance; chacun veut sauver sa personnalité et par cela même la perd. Ça ira comme ça jusqu'à ce que «l'incapacité ait pris l'attitude du génie». Tandis qu'avec l'accompagnement de cette musique au rythme motorisé, on assiste à un suicide enjoué et spectaculaire dans un cadre vide. Le miroir est brisé.

Cette marée de vulgarisation en art a pour consé-

quence imprévue, la vulgarité même. Une telle abondance de fruits creux est le produit de l'impatience et de l'ennui.
Mais, malgré tout ce don-quichottisme des pourfendeurs et des redresseurs de torts, qui d'ailleurs sont maintenant déjà des professeurs diplômés, malgré cet hyperbolisme exacerbé qui voudrait faire de Rossinante un autre Pégase aux ailerons d'or (car il y a de l'or dans tout ça, comme dans l'œil du démon qui pour cette raison se fourre souvent le doigt dedans)! Malgré tout ce mal et tout le sérieux de cette farce lucrative, un peintre comme Martin peut exister, et il existe d'autant plus qu'il sait peindre en se passant de toutes ces spéculations intellectuelles et oiseuses.
La beauté ne fait aucun bruit. Martin est une île, c'est une toute petite île, et pour qu'on ne l'embête pas, il en a remonté les bords contre lui.
Le peintre sait que l'hiver cache un printemps, que les nuages cachent un soleil, tout comme le lac peut cacher un espoir ancien. Und paysage cache toujours quelque chose, la toile cache un peintre qui est cependant tout en elle, présent, mais ailleurs déjà.
Martin sait qu'il y aura toujours ces déchirements dans les nuées et ces trouées dans la vaste éclaircie où paraît un peu d'azur qui nous laisse encore, et si heureusement petits.
Et voilà qu'en dépit de ces terreurs qui sont à l'Est et à l'Ouest, je veux dire le rideau de fer et le mur d'argent, notre peintre sait bien que l'attendent toujours des motifs demeurés aussi abordables que le sont les rives de son lac.
Comme l'a dit Stendhal: «Il y a autant de beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur.»

Malgré ces petites salissures que fait l'avion dans le ciel, on entend encore et toujours ce bruissement mélodieux et incessant des vagues qui déroulent la distance sur la grève.
Mais, si vous pensez rencontrer Martin au bord du lac, vous ne l'y trouverez pas toujours, et cela parce qu'il est rentré avec son lac, chez lui. Il travaille souvent comme ça. S'il peut vous arriver de le voir enfin dans son domaine sans limites, alors vous serrerez la main à un paysage, car il en fait partie, et ce paysage vous dira: «Ça va.» Peut-être que vous irez boire un verre de vin du pays avec lui, et c'est encore un paysage qui vous parlera.
Pour aujourd'hui, nous avons une belle exposition des toiles d'Eugène Martin et c'est aussi un temps d'anniversaire, mais moi, je ne sais pas lequel, car le peintre s'il est vraiment peintre, n'a pas d'âge.

Redaktionswechsel - Changement de la rédaction

Avec le présent numéro, notre collègue Karl Peterli assume désormais la rédaction de l'«Art suisse».
Durant les 5 années de mon activité de rédacteur, je me suis efforcé, avec l'aide de la commission de rédaction, de transformer notre bulletin et de l'enrichir. Je tiens à remercier tout spécialement les membres, actifs et passifs, qui m'ont envoyé de la matière ou fait des suggestions. Je souhaite que mon successeur trouve un appui efficace notamment auprès des collègues romands. Alors seulement il sera possible de publier un bulletin bilingue donnant satisfaction à l'ensemble de ses lecteurs.
A tous mes remerciements pour la confiance qui m'a été accordée et que je prie de continuer à Karl Peterli; il s'efforcera de mener à bien sa tâche pas toujours facile.

Mit vorliegender Nummer übernimmt Kollege Karl Peterli die Redaktion der «Schweizer Kunst».
Ich habe in den vergangenen fünf Jahren meiner Redaktionstätigkeit versucht, unser Bulletin unter Mithilfe der Redaktionskommission neu zu gestalten und zu bereichern. Den Aktiv- und Passivmitgliedern, die mir Beiträge zusandten oder Anregungen machten, möchte ich besonders danken. Ich wünsche meinem Nachfolger eine tatkräftige Unterstützung, besonders auch der Mitglieder französischer Sprache. Nur so wird es möglich sein, ein interessantes zweisprachiges Bulletin zur Zufriedenheit aller Leser zusammenzustellen.
Für das Vertrauen, das mir entgegengebracht wurde, danke ich allen und bitte, dasselbe auch auf Karl Peterli zu übertragen, der nach Kräften bestrebt sein wird, sein nicht immer leichtes Amt zu versehen.

Christoph Iselin

Selon les circonstances, la rédaction de l'«Art suisse» sera une tâche ardue ou au contraire un travail agréable, consenti avec joie au service de notre association, de nos liens d'amitié. La tâche sera lourde si les collègues ne m'accordent pas leur appui, pleine de satisfaction au contraire s'ils contribuent à faire toujours plus de notre bulletin l'organe qu'attendent les artistes suisses dans le cadre de la Société des PSAS.

Le travail de notre collègue Christoph Iselin, au cours de cinq années, fut excellent. Nous lui devons de la reconnaissance. J'ai l'ambition de faire aussi bien que lui et espère avoir bientôt surmonté les difficultés du début.

Je nachdem kann die redaktionelle Leitung der «Schweizer Kunst» zum schweren Amt oder zur betont freudvollen, gerne im Dienste unseres Verbandes, unseres Freundschaftsbandes verrichteten Arbeit werden. Schwer wird es sein, wenn mir die Kollegen ihre Mitarbeit versagen, voller Genugtuung aber, wenn sie mithelfen, aus unserem Bulletin immer mehr das begehrte Organ der Schweizer Künstlerschaft mit dem spezifischen Gsamba-Gesicht zu machen.

Kollege Christoph Iselins fünfjährige Redaktion war vorzüglich. Wir schulden ihm Dank für seine Arbeit. Ich habe den Ehrgeiz, es ihm gleichzutun, und hoffe, die Anlaufschwierigkeiten bald überwunden zu haben.

K. Peterli